

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



La Guadeloupe pittoresque de Léon Le Boucher : naissance de l'excursion

Jacques Dumont

Number 112-113, 2e trimestre 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043213ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043213ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, J. (1997). La Guadeloupe pittoresque de Léon Le Boucher : naissance de l'excursion. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (112-113), 9-17. <https://doi.org/10.7202/1043213ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La Guadeloupe pittoresque de Léon Le Boucher : naissance de l'excursion

par
Jacques Dumont

En 1931, Léon Le Boucher, chef des travaux publics à la Guadeloupe, fait éditer un ouvrage intitulé « *La Guadeloupe pittoresque* ». Cette parution est une commande, à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris. Le but de cette manifestation est de faire connaître par les Français, leur empire, que chacun se sente « citoyen de la plus grande France »¹. Cette exposition témoigne de l'affirmation de l'idée impériale², mais aussi de l'émergence d'un souci touristique : « si les Français savaient faire connaître les beautés de leurs colonies, ce ne sont pas seulement les colons, mais les touristes du monde entier qui afflueraient », diagnostique P. Feillet, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, qui signe la préface du livre de Le Boucher. Il ajoute : « Nul pays ne serait plus digne de les attirer que notre belle Guadeloupe, avec ses forêts splendides, ses montagnes aux lignes nobles, l'enchantement de son ciel et la magnificence de sa végétation. »³

Ce livre est la réunion de publications plus anciennes, consacrées aux différentes excursions dans « les volcans, les rivières du sud, les étangs » comme l'indique le sous-titre. La plupart de ces récits datent de la fin du XIX^e, et font suite à l'intérêt suscité par la parution dans le journal officiel de la colonie en 1891 du compte-rendu des expéditions aux chutes et aux sources du Grand Carbet. L'auteur précise que sa dernière ascension de la Soufrière remonte à 1903. Justifiant une parution de commande, trente ans plus tard, Le Boucher explique en avant-propos que « les sites ne changeant pas, leur description ne peut guère varier ». Pourtant ces des-

1. Paul Reynaud, *L'empire français*, discours prononcé à l'inauguration de l'exposition coloniale, 1931. Paris, Imprimerie Guillemat et Lamathe, 31 p.

2. R. Girardet, *L'idée coloniale en France*, chapitre VI, pp. 175-199.

3. M. Feillet connaît bien la Guadeloupe, pour y avoir été directeur de l'intérieur et avoir fondé une éphémère section du Club Alpin Français, en 1889.

criptions sont datées : l'émergence d'une pratique nouvelle, l'excursion, est un révélateur de la vie sociale de la Guadeloupe coloniale. Le regard porté, la conception de cette pratique naissante permettent aussi de dessiner des comparaisons, des filiations, de profiler des thématiques propres à une généalogie du paysage⁴ où se mêlent approche de la nature tropicale et importation de l'image d'une montagne couronnée par le mythe de l'ascension.

CHASSEURS, GOUJATS ET EXCURSIONNISTES

Le titre de *Guadeloupe pittoresque* est une reprise d'un ouvrage d'Armand Budan, paru en 1863⁵. Cette idée de pittoresque est elle aussi datée, J.-L. Bonniol la situe au tout début du XIX^e siècle pour l'île de la Réunion. Le terme marque en tout cas l'émergence d'une curiosité, d'un « mouvement de reconnaissance de l'île comme lieu exceptionnel à visiter »⁶, et témoigne de la naissance d'un sentiment esthétique, pour des montagnes où n'ont longtemps régné que l'horreur du chaos ou l'inaccessibilité d'un lieu sans intérêt. La mer ne semble pas exister autour de l'île ; élément hostile, qui ne délimite qu'un rivage où l'on ne s'attarde pas encore. La Guadeloupe pittoresque, c'est la Guadeloupe « proprement dite », en d'autres termes la Basse-Terre, et ses montagnes.

L'ouvrage de Le Boucher manifeste d'un passage, celui de descriptions, en quelque sorte anecdotiques de la Soufrière, même si l'aventure couvre des pages et suscite bien des émotions, à la volonté de favoriser l'accès des hauteurs de l'île. Le but de cet ouvrage est de « faire connaître la Guadeloupe et par suite, la faire aimer ; y attirer si il est possible, les touristes étrangers et ne plus permettre en tous cas que ce pays admirable soit ignoré de ses propres habitants »⁷. D'emblée se trouve posé le problème de la connaissance de « la gracieuse île d'émeraude » par les Guadeloupéens. Certains d'entre eux, comme les chasseurs, « parcourent les bois » et fréquentent les hauteurs. L'excursion dessine un territoire neuf. L'apparition d'une nouvelle pratique, passe par la définition de modalités de rapport à cet espace.

La démarcation est tracée avec les chasseurs. Ceux-ci sont caractérisés par leur « indifférence géographique ». L'auteur constate et explique : « fait presque incroyable, la Parabole est pour ainsi dire inconnue. Elle ne se trouve pas sur un passage et les chasseurs, très routiniers à la Guadeloupe, ne se dérangent pas volontiers des sentiers dont ils ont pris l'habitude. » (p. 74).

« Quant au vieux père Céroles, depuis soixante ans qu'il bat la forêt, il fait preuve de moins de curiosité encore ; c'est tout juste s'il n'ignore pas l'existence de la deuxième chute. » (p. 166).

4. Voir J.-L. Bonniol, « Généalogie du paysage réunionnais (1650-1950) », *Annuaire des Pays de l'océan Indien* XIII, pp. 151-181.

5. A. Budan, *La Guadeloupe pittoresque*, Paris, Noblet et Baudry, 1867, 44 p.

6. *Id.*, p. 174.

7. L. Le Boucher, lettre à M. Feillet, Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et dépendances, 1-11-1899.

Une hypothèse est avancée. « Cette indifférence géographique s'explique, je pense, par le caractère même des gens qui parcourent nos bois (...) hors la chasse, rien n'est sacré pour un chasseur. » (p. 77) L'excursion est donc réservée à des gens qui se sentent respectueux et investis d'une mission : faire connaître la Guadeloupe. La distinction est dessinée, mais on sollicite les chasseurs pour accéder à de nouveaux itinéraires, sans illusion toutefois ; les usages propres à chaque groupe et chaque pratique éloignent : « Rien de plus simple en apparence que de trouver l'As de Pique et, en réalité, la découverte n'a rien de bien délicat pour qui connaît suffisamment les chemins du grand plateau. Pourtant j'ai mis près d'un an à m'instruire et j'ai fait plus d'une école avant de posséder mon chemin de l'As de Pique ! D'abord, c'est un amateur des bois qui s'est offert à me conduire et qui m'a fait croire qu'il était indispensable de se mettre en route la veille, de coucher à Gourbeyre, de patauger ensuite le lendemain, pendant toute une journée, sur les sommets du morne Joseph, et de prendre enfin des raccourcis si savants que le temps nous manqua pour arriver au but et que nous dûmes revenir en arrière !... Une autre fois c'est le grand homme des bois, l'illustre Bimbimbe, qui me donna l'assurance qu'en trois heures il m'aura conduit sur les bords de l'étang (...) Enfin c'est le grand chasseur Visino qui nous promet de nous conduire par le plus court à l'As de Pique... » (p. 230)

Là où l'excursionniste cherche à s'élever, le chasseur englué dans les boues de la forêt, ne parvient pas, même pour les plus illustres d'entre eux, à retrouver les itinéraires attendus. Ces tentatives soulignent des conivences différentes avec le milieu. Même les sentiers disent cette divergence, ils ne sont que par hasard ou par nécessité communs.

La délimitation dresse les contours d'un regroupement, suggère une affiliation. Qui excursionne ? Le Boucher cite quelques-uns de ses compagnons, dont le nom à lui seul fait référence : M. de la Motte, M. Saint-Léger Longueteau ; les fonctionnaires sont désignés par leurs qualités : M. Ducoux, pharmacien des troupes coloniales, M. Eswein, professeur d'allemand au lycée de la Guadeloupe, M. Prias, secrétaire du gouvernement, M. le sous-commissaire des colonies Longueteau. S'y ajoutent quelques « jeunes excursionnistes du pays » comme M. Lignièrès et Payen, ou encore des propriétaires terriens comme M. Dufau ou M. Dormoy. Les origines se lisent en filigrane, fonctionnaires métropolitains ou bourgeoisie créole ; les photographies illustrant l'ouvrage renvoient l'image d'une société blanche, où les seuls noirs ne semblent présents que pour aider l'excursionniste dans un passage difficile. La pratique de l'excursion regroupe une petite élite sociale nettement délimitée. Tous ont le temps de profiter d'un espace détaché de l'utile.

Ceci les distingue encore des chasseurs et autres « amateurs des bois », mais aussi des « goujats », qui pourtant fréquentent les mêmes lieux. « On sait ce que goujat veut dire. C'est le nom sous lequel les chasseurs désignent ici, l'homme qui porte leur provision, qui les accompagne à travers bois et devient bien souvent leur camarade. » (p. 158) Dans l'espace de l'excursion se profilent rôles et hiérarchie sociale. Quand Le Boucher ne signale pas la présence de compagnons, on pourrait le penser seul ; et pourtant, il faut attendre le dernier tiers du livre pour être démenti et qu'il précise : « J'ai oublié de vous dire que j'avais moi aussi un goujat en titre. Le goujat est une nécessité pour qui veut aller loin et

surtout passer la nuit en forêt : il sert de porteur pour les provisions, part très chargé et revient généralement allégé tant l'air des bois et des hauteurs aiguise l'appétit. Je recommande aux excursionnistes d'avoir au moins un goujat par personne, s'ils tiennent à trouver un peu de confortable à l'étape, et je conseille à ceux qui font des excursions fréquentes, de s'assurer toujours le concours du même goujat. Ils y trouveront leur compte, sans parler de la camaraderie qui s'établit bientôt et qui n'est pas à dédaigner dans la solitude. » (pp. 163-164). La robinsonnade trace les contours des classes coloniales : on s'y côtoie, par force d'obligation. Le compagnonnage qui s'y noue n'est que de circonstance, et ne fait que reproduire les hiérarchies. Plusieurs goujats sont-ils présents ? L'un d'eux « se trouve investi des importantes fonctions de cuisinier en chef » (p. 163) Entre excursionnistes blancs et accompagnateurs noirs, les valeurs et préoccupations ne sont pas les mêmes : « J'annonce au père Céroles que je donne son nom à cette ravine. Il me remercie par politesse, mais paraît beaucoup plus satisfait quand je lui promets, en même temps, un pantalon pour remplacer celui qu'il a abandonné par lambeaux dans les mangles de la falaise. » (p. 169) Le décalage est patent : l'honneur accordé d'une part d'immortalité, associée à une obscure ravine, est ignoré au profit de remerciements plus tangibles et plus utiles...

NAISSANCE DE L'EXCURSION : ASCENDANCES ET PARENTÉ

L'usage de l'excursion touche à l'acte gratuit : « Et *pourquoi faire ?* Pourquoi faire ? je n'ai rien à répondre, et je perdrais mon temps à expliquer, si vous ne sentez pas la volupté du frisson que donne cette idée que l'on va quelque part d'où peut-être on ne reviendra pas ; la joie de lutter contre des forces supérieures à l'homme et qui pour être vaincues sollicitent toute son énergie. L'orgueil du but atteint ; la délicieuse lassitude qui succède à l'effort violent ; le ravissement des yeux encore plein d'images encore jamais vues et qu'ils n'auraient pu apercevoir ailleurs ; enfin toutes ces émotions rares et nouvelles que j'éprouve, ne vous en déplaît ! » (pp. 155-156).

Cette justification délimite un certain nombre de thèmes et d'influences, de proximités. On y retrouve les accents des thuriféraires du sport, comme le baron Pierre de Coubertin, vantant le goût de l'effort et le culte du risque. Les descriptions évoquent l'idée de performance physique. « Les obstacles que l'on rencontre dans le lit du Carbet pourraient tenter l'agilité d'un acrobate » (p. 152). « Toute notre science en gymnastique échoue devant les difficultés naturelles et nous sommes obligés d'avoir recours à la corde » (pp. 145-146). Il ne s'agit pas là que d'usage de la force, mais bien, au-delà de la nécessité, de la confrontation à des sensations intenses ; la corde est le fil à plomb qui conduit à un monde nouveau d'émois : « Ce jour-là je me suis livré à un exercice que je recommande aux gens avides d'émotions. Se sentir balancé au bout d'une corde, dans le brouillard d'eau et d'écume d'une cascade dont on ne peut apercevoir le pied ; se dire que la moindre faute de ceux, qui là-haut, filent votre corps comme le poids d'une sonde, va peut-être la précipiter dans l'abîme ; redouter, à chaque frottement, une cassure de la corde, avoir la tête lourde d'un commencement de vertige, les oreilles pleines d'étranges bruisse-

ments ; sentir enfin toute la longueur du temps multipliée au centuple, dans une minute brève, par la rapidité et l'intensité des sensations : voilà la petite fête intime que je me suis donnée et qui sort de la banalité des divertissements ordinaires. » (p. 62)

Le thème de la recherche d'émotions est propre à certains jeux et activités physiques⁸, et particulier à une catégorie de pratiquants, celui du vertige maîtrisé particulier à l'exaltation de l'altitude, à l'éthique de l'élévation que la montagne suggère⁹.

La connaissance d'un milieu hostile permet de relativiser des dangers par ailleurs largement suggérés. Alors que les récits fourmillent de difficultés, de dangers et d'émotions, l'auteur peut affirmer : L'ascension « n'offre nulle part de dangers où même de difficultés réelles pour celui qui possède la patience et la prudence indispensables en montagne. » (p. 22) Le danger est une invitation au dépassement, à la maîtrise. Celle-ci est apprise par l'expérience, et l'exploration incessante : « quand je crois avoir exploré tous les passages qui mènent à un sommet, j'en cherche d'autres encore plus difficiles, plus ardues de ceux dont j'ai déjà triomphé. » (p. 16) Cette pratique permet d'affirmer une suprématie : « touristes à la vapeur, fonctionnaires pressés de gagner la Martinique ou la Guyane, aspirants permissionnaires du vaisseau école, vous tous qui après trois heures passés en pique-nique sur la souffrière, pensez avoir le droit d'en faire quelque description savante, écoutez-moi bien ! Je compte aujourd'hui ma trente-cinquième Ascension sur le volcan. » (p. 14)

Face aux difficultés du milieu, il ne suffit pas d'être « touriste habile », ou « solide marcheur », même les excursionnistes sont qualifiés : « infatigables », « déterminés », « hardis », « rudes », « intrépides »... Cette débâche d'adjectifs souligne l'intelligence avec un autre monde, la complicité avec une frontière dont le dépassement est une promesse de transfiguration. L'excursion élève ses pratiquants au rang de héros.

La modestie des altitudes est masquée par la symbolique du sommet. Aux frayeurs de l'ascension s'ajoutent les fatigues de l'approche. A partir des Bains-Jaunes, le chemin que l'on suit pour monter à la Soufrière n'est ouvert qu'en 1885¹⁰. M. Adolphe Rollin, maire de la commune de Vieux-Habitants, ancien premier député républicain de 1871, fait ouvrir une voie pour faciliter la visite du volcan par le comte et la comtesse de Bardy. Une Compagnie du génie militaire au camp-Jacob aménage le chemin d'accès. Auparavant, les rares amateurs qui s'aventuraient au sommet, le faisaient par le morne Goyavier ; approche déconseillée par le Boucher : « mais ce n'est pas là une promenade que je puisse recommander sans un scrupule de conscience. Toujours très fatigante, cette exploration est souvent dangereuse. » (p. 43). Le chemin ouvre donc la voie aux excursions. D'autant plus qu'en 1889, M. Feillet, alors directeur de l'intérieur,

8. J. Defrance, *L'Excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes (1770-1914)*, Presses universitaires de Rennes, 1987.

9. Pour une étude, voir A. Rauch, *Vacances et pratiques corporelles*, Puf, 1988, chapitre 2 : Le voyage et les plaisirs de l'ascension, pp. 63-86.

10. M. Thionville, président du club des montagnards, parle dans son ouvrage *La Guadeloupe touristique*, paru en 1931, de 1884, pour la réalisation de ce chemin.

poste qui correspond aux fonctions ultérieures de secrétaire général de la colonie, fonde une section guadeloupéenne du Club Alpin Français (CAF). L'objectif est le suivant : « Développer le goût des excursions ; vulgariser nos sites les plus remarquables, les curiosités naturelles de nos montagnes et de nos vallées, nos pitons élevés, nos étangs et cascades si pittoresques ; servir de lien à tous ceux que leurs goûts ou leurs études attirent vers les lieux escarpés et leur faire connaître les parties de notre colonie jusqu'ici très peu explorées et inconnues de presque tous les Guadeloupéens. »¹¹ Ces lieux escarpés et inconnus appartiennent à un univers hors du commun où le sommet écrase de la hauteur de son mythe, ses assaillants.

Dans une description antérieure, A. Budan donne le ton : « nous pûmes distinguer vaguement une colossale masse noire qui se dressait devant nous, et dont le sommet nous paraissait si perpendiculairement au-dessus de nos têtes, que tous ceux qui faisaient l'ascension pour la première fois se demandaient comment il était possible de parvenir au sommet. »¹²

L'inquiétude ne se calme pas, loin de là avec l'altitude : « Plus nous nous élevions, plus les difficultés augmentaient. Les pieds ne suffisaient plus, et souvent même, les deux mains aidant, les obstacles devenaient tellement multipliés que je commençai pour ma part à douter si j'arriverais jusqu'en haut. Il y avait quelque chose de vraiment impressionnant dans cette lutte de dix hommes accrochés l'un à la suite de l'autre à des saillies souvent à peine apparentes, grim pant silencieux, suspendus à 500 pieds du vide (...) Enfin, au bout de trois quart d'heure de lutte, les trois pics supérieurs du rocher se dressèrent devant nous et nous menacèrent de leurs masses énormes »¹³.

Les descriptions fantasmatisques disent *l'appréhension* d'un univers inconnu et perçu comme hostile. Le Boucher moins emphatique et plus expérimenté, se contente de « s'élever de roc en roc sur les flancs du monstre » : aux difficultés de l'ascension, s'ajoutent les périls du volcan. Le pionnier de l'excursion, qui souhaite « détruire certaines légendes », annonce : « Ne faisons pas la nature de la Guadeloupe plus farouche, plus altière, plus impénétrable qu'elle ne l'est en réalité. » (p. 142)

Il rectifie les hauteurs, corrige les profondeurs, vérifie et mesure, dresse des plans, s'attaque aux croyances et superstitions. Il cède pourtant à la fascination qu'exerce le volcan. Citant *l'histoire de la Guadeloupe* de M. Ballet¹⁴, qui parle pour les éruptions de 1797 et 1836, de pluies de cendres comme manifestations principales, il réveille de sourdes frayeurs : « c'est évidemment par cette fente que le volcan vomissait ses flammes et déversait ses fleuves de lave » (p. 32). Il souligne plus loin : « le volcan est pratiquement éteint », ce qui ne se constate pas sans une certaine nostalgie : « Adieu les flammes, les pluies de cendre ardentes, les

11. Cité par M. Thionville, *op. cité*, 1931, p. 63.

12. A. Budan, *op. cit.*, p. 36.

13. *Op. cit.*, p. 37.

14. J. Ballet, *La Guadeloupe. Renseignements sur l'histoire, la flore, la faune, la géologie, la minéralogie, l'agriculture, le commerce, l'industrie, la législation, l'administration*, 1896, réédition 1973.

coulées de lave en fusion, la magie mais aussi l'horreur des puissantes colères. » (p. 37)

Ce thème, de « l'horrible beauté », de l'oscillation entre fascination et répulsion traverse la littérature consacrée aux tropiques, à l'exotisme¹⁵. La nature y est toujours superlative, lieu de tous les débordements, puis de tous les excès, y compris esthétiques.

L'excursion, qui n'a pas encore pris sa dimension touristique, relève du domaine de l'exploration, marquée par la fierté de la découverte d'une nature vierge : « nul être humain, je pense, n'avait encore posé le pied en ce lieu » (p. 148). Mais cette pratique marque aussi une nouvelle étape dans l'approche du paysage. L'espace n'est plus seulement à explorer, ou en tous cas plus de la même façon ; la classification laisse progressivement la place au sentiment esthétique. La pratique de l'excursion n'a pas besoin de prétexte ou de justification, elle se suffit à elle-même. Elle atteste d'une bascule. On ne va pas en montagne pour herboriser, mais on profite du voyage pour contempler. Des traces subsistent pourtant des anciennes motivations : on mesure et on observe. La botanique n'a pas disparu ; quelques descriptions et précisions sur les espèces fleurissent au fil des pages et des itinéraires, mais elles sont là en tant que décor. La nature est abordée pour sa « sublime beauté » (p. 101) et non plus le souci de l'âge classique d'un inventaire. L'objet et le style du récit changent. L'influence d'une sensibilité romantique à l'égard de la nature¹⁶ avait depuis longtemps traversée l'Atlantique, avec l'excursion, elle conquiert les hauteurs de l'île. La difficulté qui se pose à l'auteur est de rendre compte de la beauté, de faire partager l'émotion face à cette « grande nature » (p. 57).

« Là une végétation luxuriante, presque trop puissante pour les forces de l'admiration humaine¹⁷, un monde de fougères, de balisiers, de siguines, un chaos de lianes et de plantes grimpantes, de moelleuses tapisseries de mousses forment aux magnifiques chutes d'eau un cadre digne de leur sauvage grandeur. » (p. 101).

Le style bucolique est dissertation sur le génie de la nature, l'éternité, l'harmonie. L'excursionniste du premier temps ne rompt pas avec une tradition du « portrait-paysage »¹⁸. Le récit des excursions confine au journal intime. La nature est un miroir, et l'auteur s'y regarde. Si le voyageur cherche « l'image de la parfaite beauté » (p. 236), la difficulté de la transcription s'étend donc aux états d'âme que cette contemplation fait naître : « Pourquoi n'y a-t-il pas un mot qui permette d'exprimer la joie de se trouver seul au sein de la nature, seul mais non point isolé ? » (p. 68) Il s'agit bien là des rêveries d'un excursionniste solitaire, « Ici, la récompense est la satisfaction de se trouver perdu au sein de la plus merveil-

15. Pour une analyse générale, voir A. Bourde, « Histoire de l'exotisme », in *Histoire des Mœurs*, s/d de J. Poirier, 1991, pp. 598-701. Pour une étude centrée sur les Antilles : J. Corzani, dictionnaire encyclopédique Desormeaux, 1992.

16. Voir G. Gusdorf, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976.

17. Souligné par l'auteur.

18. Voir D. Bégot, « Nature et révolution sous les tropiques : Le paysage martiniquais vu par le préfet colonial Pierre-Clément de Laussat », *Bulletin d'histoire de la Guadeloupe* n° 106, 1995, pp. 23-36.

leuse forêt dont les arbres gigantesques atténuent singulièrement la lumière du jour et laissent deviner le voyageur dans une sorte de verte pénombre. » (p. 19) La solitude y est recherche de communion, de fusion et non pas fuite comme chez J.-J. Rousseau : « Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfoncé dans les vallons, dans les bois, pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes et aux atteintes des méchants »¹⁹. L'excursion enflamme les sens et nourrit la méditation : « Dans le grand silence de la forêt, on entend les voix des trois cascades. Chacune chante sa grave chanson, toujours la même, éternellement monotone, originale cependant et distincte dans l'ensemble du concert... Divine musique des eaux tombantes, sous le couvert recueilli des bois profonds ! Berlioz, Wagner, j'aime et j'admire votre génie, et je demeure confondu devant la diversité de vos inspirations. Mais pourquoi ne suis-je jamais lassé d'entendre l'orchestre si simple des cascades ? » (p. 195)

Cette fascination récurrente pour les beautés de la nature s'exprime dans des termes identiques plus de deux cents ans auparavant, aux premiers temps du peuplement de l'île : « Je confesse que je n'ai point goûté de délices plus agréables... que celles de se reposer à la fraîcheur sous les arbres, le long de ses belles rivières : car comme elles laissent (après leurs débordements) des millions de roche en confusion, vous entendez outre le murmure agréable du grand canal, mille petits gazouillements différents, qui en vérité charment plus agréablement l'ouïe que les plus excellentes musiques. Il n'y a rien aussi qui contente plus la vue que de considérer ces petits ruisseaux d'une eau plus claire que le cristal s'entrelacer au travers de toutes ces roches. »²⁰

La permanence dit la constance du rêve d'un paradis terrestre attaché « aux isles », mais ne doit pas masquer l'acclimatation progressive d'une culture du paysage, en provenance de la métropole. La vision de la montagne se transforme, elle devient lieu d'admiration, source de plénitude. Là où le R.P. Du Tertre apprécie un éden au milieu du chaos : « Le centre de la Guadeloupe n'est composé que de très hautes et sourcilleuses montagnes, de rochers affreux et de très épouvantables précipices. »²¹ Le Boucher se délecte : « à chaque regard jeté en arrière, on peut jouir d'un panorama toujours plus vaste, toujours plus beau à mesure qu'on s'élève. » (p. 21) Comme dans toute une tradition occidentale de littérature de montagne²², l'altitude devient le signe d'une conversion. Aux fatigues de la marche répondent les promesses d'un étonnement. L'excursion est une esthétique du dépassement, elle élève l'âme et les sentiments.

La Guadeloupe pittoresque de Le Boucher est le premier ouvrage consacré entièrement aux excursions. L'auteur joue un rôle de pionnier : « et qui voudra m'aider dans cette tâche qui exigerait des hommes résolus et de bonne volonté ? Je ne constate pas sans mélancolie que, jusqu'à présent, mon appel n'a pas rencontré d'échos. » L'excursion, telle qu'elle est peinte par l'auteur, pose le problème de l'émergence d'une activité nou-

19. J.-J. Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, 1782, réédition Gallimard, 1972, p. 132.

20. R.P. Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, 1667.

21. *Idem*.

22. A. Rauch, *op. cit.*

velle, de son environnement. Ses contours sociaux dupliquent les hiérarchies de la colonie ; la description de ce nouvel espace de pratique témoigne de l'importation de sensibilités venues d'ailleurs. On y lit le reflet décalé dans le temps²³ de la mutation à l'égard de la montagne, devenant figure paysagère essentielle. D'abord lieu de la frayeur et symbole du désordre, que l'exploration tentera d'appriivoiser, les hauteurs de l'île s'ouvrent aux prémisses de l'excursion, exaltation de l'âme et de la nature.

23. Le même phénomène est sensible à La Réunion. Voir J.-L. Bonniol, *op. cit.*, pp. 176-177.